

## Pourquoi la guerre de Troie aura-t-elle lieu ?

Du mythe grec à Giraudoux, enquête sur un conflit mimétique<sup>1</sup>

Mark R. Anspach  
CREA, École polytechnique

Nous pensons tous savoir pourquoi la guerre de Troie éclate. Le prince troyen Pâris n'a-t-il pas offensé les Grecs en leur enlevant la belle Hélène ? C'est donc Pâris qui a provoqué la guerre, c'est lui qui a commencé...

Il est bien vrai que l'impétueux Pâris est reparti d'une visite chez les Grecs en emmenant avec lui l'épouse de Ménélas. Cependant, nous oublions d'habitude de nous demander ce que Pâris faisait sur le territoire grec au début de l'histoire. Après tout, s'il était resté chez lui plutôt que d'aller se promener en Grèce, il n'aurait jamais rencontré la belle Hélène et la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu.

En réalité, Pâris n'est pas arrivé en Grèce par pur esprit d'aventure. Il est venu en mission officielle, à la tête d'une grande flotte de navires, pour demander au nom de son père, le roi Priam, que les Grecs leur rendent la sœur de ce dernier, Hésione. Ainsi, aux yeux des Troyens, le voyage de Pâris en Grèce est loin d'être le début de l'histoire. Tout a commencé des années auparavant, lorsque le héros grec Hercule avait enlevé Hésione. Sans le rapt de la belle Hésione, Pâris n'aurait jamais rencontré la belle Hélène, et la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu. C'est donc Hercule qui a provoqué la guerre, c'est lui qui a commencé...

Sauf qu'aux yeux des Grecs, le vaillant Hercule n'a fait que répondre à une provocation. Il a enlevé Hésione pour se venger de l'offense que lui avait infligée le père de la jeune fille, le perfide Laomedon. Si ce roi troyen n'avait pas trahi le héros grec pour commencer, celui-ci n'aurait jamais enlevé la belle Hésione, Pâris n'aurait pas enlevé à son tour la belle Hélène, et la guerre de Troie n'aurait pas eu lieu.

On le voit, il est difficile d'expliquer cette guerre par un seul incident. L'histoire des événements qui la précèdent illustre plutôt la manière dont un enchaînement de représailles tend à se perpétuer. Ce qui apparaît aux uns comme la juste punition d'une offense déjà subie sera perçue par les autres comme une nouvelle offense qui exige d'être punie. La source du problème est que les deux groupes ne « ponctuent » pas une telle séquence d'événements de la même façon.<sup>2</sup> N'étant pas d'accord pour dire où elle

---

<sup>1</sup> Cet article expose la suite d'une recherche entreprise dans le cadre d'une bourse octroyée par l'association Recherches Mimétiques grâce au soutien du CCFD. Lucien Scubla a bien voulu relire le manuscrit. Que tous soient remerciés.

<sup>2</sup> Jean-Pierre Dupuy, « La main invisible et l'indétermination de la totalisation sociale », *Cahiers du CREA*, n° 1, 1982, p. 55.

a commencé, ils ne peuvent pas décider ensemble comment elle devrait finir. Tant que chaque groupe essaie d'avoir le dernier mot, la violence va sans cesse ressurgir. Le conflit est destiné à se poursuivre inexorablement, comme s'il était propulsé par une force mystérieuse qui échappe à la maîtrise du commun des mortels. Lorsque Pâris part pour la Grèce, seule Cassandre est capable de prévoir que son expédition débouchera sur une guerre.

\*  
\* \* \*

*La guerre de Troie n'aura pas lieu, Cassandre !* Voilà ce qu'affirme Andromaque à l'ouverture de la pièce de Giraudoux. Le spectateur sait que la suite des événements donnera raison à Cassandre. Andromaque se trompe : malgré tous les efforts que son mari va déployer au cours de la pièce pour l'empêcher, la guerre aura bien lieu. Toute la question est de savoir pourquoi. Est-ce simplement la volonté du destin, ou pouvons-nous trouver une autre explication ?

Commençons par rappeler les premières lignes du dialogue entre la femme d'Hector et sa belle-sœur. Il convient de reprendre le texte à partir du début.

Andromaque :	La guerre de Troie n'aura pas lieu, Cassandre !
Cassandre :	Je te tiens un pari, Andromaque.
Andromaque :	Cet envoyé des Grecs a raison. On va bien le recevoir. On va bien lui envelopper sa petite Hélène, et on la lui rendra.
Cassandre :	On va le recevoir grossièrement. On ne lui rendra pas Hélène. Et la guerre de Troie aura lieu.
Andromaque :	Oui, si Hector n'était pas là !... Mais il arrive, Cassandre, il arrive ! [...] Quand il est parti, voilà trois mois, il m'a juré que cette guerre était la dernière. <sup>3</sup>

Le Hector de Giraudoux est un guerrier pour qui les promesses de la guerre sonnent faux désormais. Quand il retrouve Andromaque, il lui explique pourquoi en des termes qui font clairement ressortir le caractère *mimétique* de la violence :

Est-ce simplement cette fatigue du métier [...] qui un matin m'a accablé, au moment où penché sur un adversaire de mon âge, j'allais l'achever ? Auparavant ceux que j'allais tuer me semblaient le contraire de moi-même. Cette fois j'étais agenouillé sur un miroir. Cette mort que j'allais donner, c'était un petit suicide.<sup>4</sup>

Tuer son ennemi, c'était comme se tuer lui-même dans la mesure où son ennemi était sa propre image en miroir : grâce à cette intuition, Hector parvient à dépasser la

---

<sup>3</sup> Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* [1935], préf. Colette Weil, Paris, Librairie Générale Française/Le Livre de Poche, 1991, p. 55 (Acte I, scène 1).

<sup>4</sup> *La guerre de Troie*, *op. cit.*, p. 65 (Acte I, scène 3).

croyance illusoire selon laquelle ses adversaires étaient en quelque sens le contraire de lui-même.

Lorsque la violence atteint son paroxysme, l'opposition entre adversaires semble plus grande que jamais, et pourtant, ils se comportent de façon identique, chacun s'efforçant de tuer l'autre parce que l'autre s'efforce de le tuer, lui. L'illusion de différence s'accompagne d'une symétrie structurelle qui passe le plus souvent inaperçue. L'intuition exprimée par l'Hector de Giraudoux correspond à la leçon que René Girard a tirée de son étude de la tragédie grecque : « Le conflit se nourrit de symétrie et il rend la symétrie toujours plus exacte ». Plus les adversaires s'attaquent féroce­ment l'un à l'autre, plus ils en viennent à se ressembler. « Le résultat ultime de la lutte est la stupide réciprocité des représailles entre des antagonistes indifférenciés », commente Girard.<sup>5</sup>

Derrière la grandeur épique des guerriers homériques, on peut également déceler la réciprocité des antagonistes indifférenciés. Dans *l'Iliade*, le combat décisif entre les champions grec et troyen est différé pendant longtemps, Achille refusant de se battre pour les Grecs en raison de son ressentiment contre leur chef, Agamemnon. Celui-ci s'est approprié une femme captive qui revenait comme trophée à Achille, provoquant la colère du fier guerrier. Or, le conflit au sein du camp grec est comme une mise en abyme du conflit autour d'Hélène entre Grecs et Troyens, ce qui suggère déjà l'existence d'une ressemblance cachée entre les deux camps. Si le comportement du chef des Grecs rappelle celui de Pâris, il est difficile de désigner comme coupables les seuls Troyens.

Revenons à la pièce de Giraudoux. Pour éviter une guerre suicidaire, Hector va chercher à persuader l'ambassadeur grec, Ulysse, de reprendre Hélène en oubliant l'offense commise. Son espoir est que si Ulysse, lui non plus, ne veut pas la guerre, la guerre n'aura pas lieu. Il lui pose la question directement : « Vous voulez la guerre ? » Ulysse répond : « Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle »<sup>6</sup>. Voilà donc la guerre dotée d'une intention, ou plutôt d'une *quasi* intention : manière très claire d'exprimer l'extériorité de la guerre par rapport à ceux-là mêmes qui vont la mener, la mauvaise autotranscendance d'une violence dont la dynamique échappe aux hommes et semble obéir à une volonté propre.

Les hommes paraissent s'incliner devant une puissance supérieure faisant figure de destin. La guerre aura lieu si le *destin* le veut. Mais que signifie ce terme ? « Je ne sais pas ce qu'est le destin », proteste Andromaque au début de la pièce. « Je vais te le dire », répond Cassandre. « C'est simplement la forme accélérée du temps. » Et elle ajoute : « C'est épouvantable ».<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> René Girard, *Oedipus Unbound. Selected Writings on Rivalry and Desire*, textes réunis et présentés par M. R. Anspach, Stanford University Press, 2004, p. 77, 97.

<sup>6</sup> *La guerre de Troie*, op. cit., p. 154 (Acte II, scène 13).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 56 (Acte I, scène 1).

Cette définition démystifie le destin sans minimiser sa force. Le destin se confond au temps qui court plus vite que les hommes et les mène dans une direction qui ne relève pas de leur volonté. La forme accélérée du temps, c'est l'emballement de la crise, c'est l'escalade des représailles qui efface les différences entre les antagonistes. René Girard observe que les relations paisibles présupposent l'existence d'un système d'échanges capable d'encadrer la réciprocité, de la brider en lui imposant un rythme ralenti :

Dans une société qui n'est pas en crise l'impression de différence résulte à la fois de la diversité du réel et d'un système d'échanges qui *diffère* et par conséquent dissimule les éléments de réciprocité que forcément il comporte, sous peine de ne plus constituer un système d'échanges, c'est-à-dire une culture. [...] Quand la société se détraque, par contre, les échéances se rapprochent, une réciprocité plus rapide s'installe non seulement dans les échanges positifs [...] mais dans les échanges hostiles ou « négatifs » qui tendent à se multiplier. La réciprocité, qui devient visible en se raccourcissant pour ainsi dire, n'est pas celle des bons mais des mauvais procédés, la réciprocité des insultes, des coups, de la vengeance [...] C'est bien pourquoi les cultures traditionnelles ne veulent pas de cette réciprocité trop immédiate.<sup>8</sup>

Dans nos propres travaux, nous avons essayé de montrer que le passage de la vengeance aux échanges paisibles n'impliquait pas seulement une décélération de la réciprocité, mais aussi une inversion de l'orientation temporelle.<sup>9</sup> Dans la vengeance, chacun ne fait que réagir à ce que l'autre a fait dans le passé. La vengeance regarde perpétuellement en arrière, et le résultat est une fuite effrénée en avant.<sup>10</sup> La différence essentielle entre la logique de la vengeance et celle du don réside dans le fait que le don *anticipe* la réciprocité. Au lieu de tuer celui qui a tué, on donne à celui qui va donner. Il va donner parce qu'il aura reçu quelque chose de vous. Dans la réciprocité positive, on anticipe le désir de l'autre et on lui donne ce qu'il veut par avance.

Voilà, en un sens, ce que tente de faire Hector en accédant à la demande d'Ulysse qu'il rende Hélène aux Grecs : il s'agit bien de leur donner la chose qu'ils veulent *par avance* – sans attendre qu'ils viennent la reprendre par la force – pour avoir la paix en retour : « Nous vous la rendons, dit Hector à Ulysse, et vous garantisiez la

---

<sup>8</sup> René Girard, *Le Bouc émissaire* [1982], Paris, Grasset, édition « Le Livre de Poche », p. 23.

<sup>9</sup> M. R. Anspach, *À charge de revanche. Figures élémentaires de la réciprocité*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2002, chap. 1.

<sup>10</sup> Ainsi, la « guerre contre le terrorisme » est une fuite en avant qui présuppose un regard fixé perpétuellement sur un événement du passé, l'attaque terroriste du 11 septembre 2001. Moins d'un mois après cette date, note Jean-Pierre Dupuy, « les responsables américains ont dû raviver chez leurs compatriotes le souvenir de la gravité extrême de l'événement pour que le désir de justice et de revanche ne faiblisse pas » (*Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2002, p. 85).

paix »<sup>11</sup>. Et, au bout de maintes péripéties qui ne nous retiendront pas, Ulysse dit à Hector qu'il ferait tout ce qu'il peut pour assurer la paix.

Ulysse : Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Hélène. [...] Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons nous de déjouer la guerre.  
Hector : Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur ?  
Ulysse : Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous. [...] Je suis sincère, Hector... Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère.<sup>12</sup>

Si Ulysse voulait la guerre, il ne demanderait pas Hélène, mais Andromaque. Il ne demanderait pas la même femme, mais la femme qui représente pour Hector la même chose qu'Hélène pour Ménélas. Après tout, il est bien plus facile pour Hector de rendre la femme de Ménélas que de céder sa propre femme. Lui enlever Andromaque, ce serait échanger non seulement une femme contre une femme équivalente, mais une offense contre une offense équivalente. Un tel échange incarnerait une réciprocité plus parfaite, mais ce serait la réciprocité des représailles violentes et non celle des échanges paisibles. Mettre Hector dans la même position que Ménélas, ce serait susciter un désir de vengeance chez les Troyens. Loin d'annuler l'offense précédente, la nouvelle offense fournirait à la violence une nouvelle occasion de rebondir.

Ulysse ne cherche pas à mettre le héros troyen dans la même position que Ménélas. S'il accepte de partir avec Hélène, c'est peut-être qu'il ressent de la sympathie pour Hector. C'est ce que suggère, selon nous, le dernier dialogue entre les deux hommes.

Ulysse : Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...  
Hector : Je le sais. La noblesse.  
Ulysse : Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.<sup>13</sup>

Certes, en partant avec Hélène, Ulysse réalise le vœu d'Andromaque aussi, et sa dernière phrase pourrait n'indiquer qu'une admiration galante pour elle. Mais il nous semble qu'en comparant la femme d'Hector à sa propre femme, Ulysse témoigne avant tout d'une capacité de se mettre à la place de l'autre homme. Cela lui permet de *sympathiser* avec Hector au sens propre d'éprouver les mêmes sentiments. Si Ulysse pardonne aux Troyens l'offense commise et renonce à exiger une « rançon plus chère », c'est qu'il est sensible au fait qu'Andromaque représente pour Hector la même

---

<sup>11</sup> *La guerre de Troie, op. cit.*, p. 144 (Acte II, scène 12).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 159-160 (Acte II, scène 13).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 160.

chose que Pénélope pour lui.<sup>14</sup> Ici, la capacité de se mettre à la place de l'autre favorise la sortie de la vengeance.<sup>15</sup>

Ainsi, la résolution du conflit semble proche. Fidèle à sa parole, Ulysse se dirige vers le navire grec. Une minute encore, et il sera à son bord. Comme prévu, Ulysse part vite afin d'éviter toute surprise. Si les choses se passent bien, la guerre de Troie n'aura pas lieu.

Hélas, au dernier moment, une surprise intervient quand même. Oïax, un gaillard grec qui a beaucoup trop bu, entre sur la scène et se met à lorgner Andromaque. Cassandre essaie de le faire partir.

Cassandre : Ulysse vous attend au port, Oïax. On vous y conduit Hélène.  
Oïax : Hélène ! Je me moque d'Hélène ! C'est celle-là que je veux tenir dans mes bras.  
Cassandre : Partez, Oïax. C'est la femme d'Hector.<sup>16</sup>

Cette fois, Cassandre se montre peu clairvoyante. En présentant Andromaque comme la femme d'Hector, elle ne fait qu'attiser le désir d'Oïax.

Oïax : La femme d'Hector ! Bravo ! J'ai toujours préféré les femmes de mes amis, mes vrais amis. [...] Autant la toucher. Autant l'embrasser...<sup>17</sup>

À la différence de Cassandre, René Girard, lui, aurait pu prévoir la réaction d'Oïax. Cette préférence pour les femmes des vrais amis, Oïax la partage avec les personnages de ces pièces shakespeariennes étudiées par Girard où « la rivalité mortelle se substitue sans avertissement préalable, comme un coup de tonnerre, à la bonne imitation rassurante et chaleureuse de l'amitié »<sup>18</sup>. Le désir d'Oïax pour

---

<sup>14</sup> Dans une lettre personnelle datée du 28 janvier 1937 et citée par Colette Weil dans sa préface à l'édition de la pièce utilisée ici, Jean Giraudoux minimise l'importance de la phrase d'Ulysse : « Quand il parle de la paupière d'Andromaque, à sa sortie, c'est uniquement un effet de sortie, un rond de jambe, c'est un absolu mensonge ». Selon Giraudoux, les critiques n'ont pas compris le personnage d'Ulysse : « Je l'ai fait jeune, député, séducteur, tendeur d'embûches » (*ibid.*, p. 17-18). Mais s'il n'était que cela, Ulysse n'aurait pas accepté en définitive d'aider Hector. Lorsque le témoignage de l'auteur ne rend pas compte des indices fournis par le texte lui-même, nous préférons fonder notre interprétation sur ces derniers.

<sup>15</sup> Sur les rapports compliqués entre la sympathie, la vengeance, et le pardon, voir le premier texte que nous avons rédigé dans le cadre de la bourse accordée par l'association Recherches Mimétiques : « Savez-vous à qui vous avez affaire ? De la vengeance au don, de l'offense au pardon ».

<sup>16</sup> *La guerre de Troie, op. cit.*, p. 161 (Acte II, scène 14).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

<sup>18</sup> René Girard, « L'amitié qui se transforme en haine », *Cahier Girard*, sous la direction de M. R. Anspach, Paris, Éditions de l'Herne, 2008, p. 199.

Andromaque est un désir exquisément mimétique, un désir qui se transmet d'Hector à Oïax par une sorte de *contagion sympathique*.

Oïax oppose son désir ardent pour Andromaque à son manque d'intérêt pour Hélène, dont il se moque complètement désormais. En fait, son attitude envers Hélène est tout aussi mimétique. Tant que celle-ci était l'enjeu du conflit entre Grecs et Troyens, elle incarnait l'objet désirable par excellence, mais dès que les Troyens l'abandonnent à leurs rivaux, son pouvoir d'attraction ne saurait plus être le même. En se montrant prêts à « envelopper la petite Hélène » et à la rendre aux Grecs, les Troyens lui ôtent toutes les vertus dont le mimétisme l'avait parée.

Renoncer ainsi à Hélène, c'est se plier au vœu exprimé dès le début par la femme d'Hector. Il n'est donc pas surprenant que la décote de la valeur Hélène s'accompagne d'une hausse de la valeur Andromaque. Rappelons les paroles adressées à Hector par Ulysse : *Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère*. Le fait qu'Andromaque soit si chère à Hector la rend d'autant plus fascinante pour Oïax. Celui-ci se met en quelque sorte à la place d'Hector et calque son propre désir sur le sien.

Cette fois, le fait de se mettre à la place de l'autre et d'éprouver le même sentiment que lui ne favorise aucunement la sortie de la vengeance. Au contraire, quand la sympathie amicale qu'Oïax ressent pour Hector le pousse à toucher Andromaque, à l'embrasser sous les yeux mêmes de ce dernier, il crée un nouveau prétexte à représailles. À la fin, Oïax fait exactement ce qu'Ulysse s'est abstenu de faire : il met Hector dans la même position que Ménélas.

Hector avait minimisé l'offense commise contre Ménélas, il avait soutenu qu'elle ne justifiait pas une guerre. Maintenant qu'Oïax a touché Andromaque, les rôles sont invertis. C'est Hector qui doit renoncer à venger l'offense s'il veut toujours éviter la guerre. S'il réagit à la provocation en tuant l'ivrogne grec, les compatriotes de l'offenseur se sentiront obligés de venger sa mort, et Hector aura lui-même déclenché la guerre qu'il avait tellement essayé d'empêcher. Que fera-t-il ?

Les yeux fixés sur Oïax, Hector lève peu à peu son javelot mais, par un énorme effort de volonté, il réussit à contenir sa rage. Oïax, donnant libre cours à ses passions, arrive vite au paroxysme et quitte la scène aussi subitement qu'il est arrivé. Hector baisse imperceptiblement son javelot. Il semble encore que la guerre de Troie n'aura pas lieu.

À ce moment le poète belliciste Demokos fait irruption sur la scène. Cet homme pompeux, qui s'est toujours mis en travers des projets d'Hector, s'emporte maintenant contre lui.

Demokos : Quelle est cette lâcheté ? Tu rends Hélène ? Troyens, aux armes ! On nous trahit... Rassemblez-vous... Et votre chant de guerre est prêt ! Ecoutez votre chant de guerre !

Cette fois, c'en est trop. Hector ne peut plus se contenir. « Voilà pour ton chant de guerre », dit-il. Il lance le javelot contre Demokos, qui tombe à terre. Ayant éliminé ce dernier obstacle à la paix, Hector assure à Andromaque que la guerre n'aura pas lieu.<sup>19</sup>

C'est ne pas compter avec l'ingéniosité perfide du poète mourant. Quand les autres Troyens arrivent et le trouvent par terre, il prétend que c'est l'ivrogne grec qui l'a frappé. Hector s'efforce de le démentir, mais les événements se précipitent à un rythme accéléré que rien, semble-t-il, ne pourra plus freiner. Sans perdre du temps à discuter, les Troyens rattrapent Oïax et le tuent. Maintenant ses compatriotes se sentiront obligés de venger sa mort. La guerre aura lieu, exactement comme Cassandra l'avait prédit.

Comment interpréter ces coups de théâtre successifs qui portent le drame à sa conclusion finale ? À première vue, ils paraissent confirmer que, d'une façon ou d'une autre, la guerre *devait* avoir lieu. Malgré ses meilleurs efforts, Hector n'avait aucun moyen de l'empêcher. Il ne pouvait pas s'opposer à la volonté implacable du destin.

Mais Hector n'a pas seulement échoué à empêcher la guerre, il lui a donné le coup d'envoi par sa propre violence. Toute la fureur qu'il avait refoulée au moment où l'ivrogne grec embrassait sa femme, il l'a déchargée sur le poète troyen. Incapable de réprimer longtemps sa violence, il l'a simplement transférée, de l'ennemi extérieur à l'opposant intérieur. Ainsi, le meurtre du poète implique la substitution d'une victime à une autre : dans la terminologie de René Girard, un déplacement sacrificiel de la violence.

Bien qu'un déplacement sacrificiel soit parfois efficace pour maîtriser la violence, Girard note qu'il comporte le risque de faire boomerang : « Comme la chaîne de substitutions s'étend de manière continue dans les deux sens, elle peut s'inverser à tout moment »<sup>20</sup>. C'est ce qui arrive après qu'Hector tue le poète troyen à la place de l'ivrogne grec : en accusant ce dernier de sa mort, le Troyen réussit à faire retomber la violence sur le Grec. Mais Hector a été à l'origine de cette violence, c'est lui qui a commencé. S'il n'avait pas lancé le javelot contre son compatriote fauteur de guerre, la guerre aurait pu ne pas avoir lieu.

À mesure que j'ai plus de haine pour la guerre, remarque Hector lors de ses derniers échanges avec Ulysse, *il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible de tuer*.<sup>21</sup> Cette phrase se révèle prophétique. Elle explique la conclusion du drame mieux que l'invocation d'un destin implacable. Derrière le masque imposant du destin se cache la mécanique de la haine humaine.

---

<sup>19</sup> *La guerre de Troie, op. cit.*, p. 162.

<sup>20</sup> René Girard, *Oedipus Unbound, op. cit.*, p. 103.

<sup>21</sup> *La guerre de Troie, op. cit.*, p. 159 (Acte II, scène 13).